

L'évolution de l'utilisation des hélicoptères en opérations, dans les conflits en Algérie, en Angola et en Rhodésie durant la Guerre froide, 1954-1979

Stephen Rookes

Stephen Rookes est enseignant-chercheur rattaché au Centre de recherche de l'École de l'Air (CRÉA) à Salon-de-Provence. Docteur, il a publié de nombreux articles et ouvrages en français et en anglais et se spécialise dans l'étude des conflits coloniaux et post-coloniaux en Afrique.

« Il faut semer la confusion dans l'esprit de l'ennemi et se garder de lui dévoiler vos intentions. Parfois, ce qui semble être une victoire n'en est pas une et une défaite n'est pas une véritable défaite. Qu'il s'agisse d'attaque, de contre-attaque ou de défense, l'idée d'attaque doit rester centrale, de sorte de toujours conserver l'initiative. »

Général Vo Nguyen Giap

Si les qualités intrinsèques de l'hélicoptère en ont fait un atout précieux pour les forces armées, son utilisation initiale s'est limitée à des missions de soutien telles que le ravitaillement ou le traitement et l'évacuation des blessés (ÉVASAN) du champ de bataille. Malgré ces débuts plutôt modestes, à mesure que le champ de bataille se complexifiait, il est apparu que ses qualités propres (capacité de vol stationnaire, de décollage et d'atterrissage dans des zones confinées, etc.) pouvaient être exploitées, de sorte que l'hélicoptère est passé de l'arrière à la ligne de front. Cette évolution s'est produite en seulement quelques années et, à la fin des années 1950, les hélicoptères étaient parvenus à pourvoir à la mobilité aérienne des troupes au sol. Parallèlement, les ingénieurs de Bell Aircraft se penchaient sur le concept d'hélicoptère de combat et, à la fin de 1967, ils avaient produit le premier hélicoptère d'attaque,

le *Bell AH-1 Cobra*. Le développement et l'utilisation du *Bell UH-1 Iroquois* ou « *Huey* » lors de la guerre du Vietnam ont poussé l'Union soviétique à chercher également à transformer ses hélicoptères de transport en armes d'assaut. Après avoir produit le *Mi-8* en 1967, Mil a conçu ensuite le *Mi-24*. Largement utilisé par l'URSS contre les moudjahidines d'Afghanistan dans les années 1980, il a servi dans les années 1990 en Sierra Leone pour lutter contre le Front révolutionnaire uni. Piloté par les mercenaires rhodésiens employés par la société de sécurité *Executive Outcomes*, le *Mi-24* a très largement contribué à l'écrasement des forces rebelles¹. Aujourd'hui encore, les hélicoptères de combat, à l'instar du *Tigre*, restent utilisés par les forces françaises contre les groupes djihadistes dans la Bande sahélo-saharienne (BSS).

Il est remarquable que les Rhodésiens et les Français aient été et soient toujours impliqués dans des opérations hélicoptères en Afrique. En effet, avec le Portugal, la Rhodésie (aujourd'hui le Zimbabwe) et la France ont joué un rôle majeur dans le processus d'évolution décrit ci-dessus. Pour être plus précis, les modes opératoires conçus et/ou affinés pendant les guerres d'Algérie (1954-1962), d'Angola (1961-1974) et de Rhodésie (1964-1979) ont largement influencé les stratégies de contre-guérilla toujours en vigueur, notamment dans le cadre de *Barkhane*.

Après avoir systématiquement replacé les conflits dans leurs cadres historique et politique, cet article présentera, pour chacune des trois guerres, les choix tactiques effectués dans le cadre de la lutte anti-insurrectionnelle et la manière dont les hélicoptères se sont ainsi imposés, en insistant notamment sur l'importance des manœuvres d'enveloppement.

Le cas de l'Algérie

Le contexte

Qualifiée de *Savage War of Peace* par l'historien britannique Sir Alistair Horne², la guerre d'indépendance algérienne (1954-1962) a commencé le 1^{er} novembre 1954, lorsque des soldats fidèles au Front de libération nationale (FLN) ont mené une série d'attaques contre les symboles de la domination française. Ces attaques, connues sous le nom de Toussaint rouge, ont été suivies du massacre des Pieds-noirs à Philippeville en août 1955, seconde action majeure visant à défier l'autorité française dans cette partie de l'Afrique du Nord. Bien que la réponse initiale des forces armées françaises ait été disproportionnée, le gouverneur général de l'Algérie française, Jacques Soustelle, était parfaitement conscient du rôle des facteurs psychologiques dans la guerre moderne et, après avoir visité Philippeville, entreprit de conce-

1. A. La Guardia, "Airborne Adventurer Keeps Freetown Free", *The Telegraph*, 18 juin 2000.

2. A. Horne, *A Savage War of Peace*. New York, NYRB, 2006.

voir une stratégie visant l'intégration de la population musulmane d'Algérie dans le système français. À la conférence de Soummam en août 1956, les commandants de l'Armée nationale de libération (ANL) décidèrent que la stratégie militaire la plus efficace consistait à éloigner la guerre des centres urbains pour se concentrer sur les montagnes des Aurès et du Djurdjura. L'ANL pensait ainsi échapper à l'armée française et renforcer ses rangs par l'entremise de milices (les *Fellaghas*) brutalisant les populations. En plus de ces méthodes de guérilla typiquement maoïstes, les stratèges de l'ANL conçurent un plan d'organisation selon lequel l'Algérie était divisée en six commandements régionaux, ou *Wilayas*, qui servaient de bases opérationnelles.

Les tactiques employées sur le terrain par l'ALN ressemblaient à celles rencontrées par les Français en Indochine. Sans surprise, étant donné que de nombreux combattants de l'ALN avaient servi dans la guerre d'Indochine et avaient une expérience directe des tactiques de guérilla maoïstes³, l'ALN choisit de mettre en œuvre une stratégie d'insurrection en trois phases consistant, premièrement, à mener des embuscades et des actes de terrorisme à petite échelle ; deuxièmement, à mener des actions plus offensives une fois que ses propres forces seraient suffisamment importantes ; troisièmement, à utiliser des méthodes conventionnelles pour affronter l'adversaire frontalement. Bien que l'ALN ait mis en œuvre la première phase de cette stratégie, qu'elle ait reçu des fournitures régulières d'armes et ait utilisé la Tunisie et le Maroc comme bases opérationnelles annexes, la France jouissait toujours d'une supériorité militaire écrasante en 1956⁴.

La réaction française

L'acquisition d'une supériorité militaire en si peu de temps s'explique par le fait que les stratèges français avaient compris que la guerre moderne consistait en un système imbriqué d'actions politiques, économiques, psychologiques et militaires, destiné à renverser un régime et à le remplacer par un autre⁵. À cet égard, le plan Soustelle avait pour but que les Algériens préfèrent le gouvernement français plutôt que celui du FLN. L'enrôlement des Harkis y joua un rôle symbolique majeur. Il s'agissait ensuite de convaincre la population algérienne que le FLN était l'ennemi et démontrer que toute tentative d'imposer un régime par la force serait combattue par une force supérieure. En parallèle, des centaines de milliers de conscrits métropolitains furent déversés en Algérie (400 000 en 1957). Les troupes d'élite, au sein de

3. C. R. Shrder, *The First Helicopter War: Logistics and Mobility in Algeria, 1954-1962*. Westport, Praeger, 1999, p. 146.

4. D. Galula, *Counterinsurgency Warfare: Theory and Practice*. Westport, Praeger Security International, 1964, p. 68.

5. R. Trinquier, *Modern Warfare: A French View of Counterinsurgency*. Westport, Praeger Security International, 1964, p. 5.

la 10^e DP, avaient pour mission de sécuriser Alger. D'autres contre-mesures furent prises par le biais du système de quadrillage. Il consistait en un découpage des zones urbaines et rurales en secteurs où des opérations anti-terroristes pouvaient être rapidement organisées était détectée. Des efforts furent également déployés pour sécuriser les frontières de l'Algérie contre les infiltrations en provenance de la Tunisie et du Maroc. En particulier, sur la frontière orientale, l'armée procéda à la construction de clôtures électrifiées formant les lignes Morice et Challe, achevées respectivement en 1957 et 1959. D'une tension de 5 000 volts et d'une hauteur de 2,5 mètres, chaque ligne était équipée de systèmes de détection électronique, de radars et de projecteurs ultramodernes rendant le passage en Algérie presque impossible. En outre, la pose de mines antipersonnel le long de ces lignes garantissait que les opérations du FLN étaient circonscrites à l'Algérie.

Le développement des opérations héliportées en Algérie

La mise en œuvre du système de quadrillage et la construction des lignes Morice et Challe représentent le début d'une période faste pour l'aviation française et, en particulier, pour les opérations héliportées en Algérie. L'évolution de l'emploi de l'hélicoptère, d'un outil auxiliaire à celui d'instrument majeur, a commencé lors de la guerre de Corée et de l'insurrection communiste malaise, lorsque les Français comprirent le potentiel des hélicoptères pour assurer la mobilité aérienne des troupes au sol. Ils avaient été témoins de la façon dont les *Marines* américains étaient transportés vers les zones de combat à bord de *Sikorsky S-55 Chickasaw* pendant la guerre de Corée⁶ et avaient acquis une expérience directe des missions héliportées grâce à l'affectation de l'un de leurs officiers supérieurs, Déodat du Puy-Montbrun, au *Special Air Service* britannique en Malaisie en novembre 1952. Ces expériences incitèrent l'armée française à commander en décembre 1953 une étude dont l'objectif était d'examiner l'efficacité des opérations héliportées dans la guerre asymétrique. Tout comme les études prospectives similaires menées par les stratégies de l'Aviation légère d'observation d'artillerie à la fin de la même année, leurs résultats montrèrent que les avions à décollage et atterrissage verticaux (VTOL) pouvaient effectivement jouer un rôle important dans les différentes phases de la guerre moderne. Plus précisément, les particularités de l'hélicoptère permettaient de l'utiliser pour l'enveloppement vertical des forces ennemies, les missions d'infiltration, le transport rapide de troupes dans les zones à risque ou l'établissement d'une tête de pont en territoire ennemi⁷.

Ainsi, lors de la guerre d'Algérie, les Français ont commencé à codifier, organiser et optimiser leurs opérations héliportées. La première étape consis-

6. "Coalition Air Warfare in the Korean War, 1950-1953", *US Air Force History and Museums Program*, Washington D.C., 2005.

7. F. Bos, « Les Détachements d'intervention héliportés dans la guerre irrégulière », *Stratégie*, n° 93-96, 2009

tait à revoir la structure centralisée de la 5^e région aérienne et à la décomposer en unités plus petites, tandis que la seconde tenait dans le renouvellement du parc aérien vieillissant. Ces petites régions aériennes décentralisées, appelées Groupes aériens tactiques (GATAC)⁸, avaient comme intérêt la réduction du temps de réaction et l'augmentation de la flexibilité. Les GATAC étaient subdivisés en commandements aériens avancés. Ces dernières unités étaient initialement composées d'escadrilles d'aviation légère d'appui utilisant des *Harvard T-6*, des *MS.500* ou des *Trojan T-28D*, mais avec la création des Détachements d'intervention d'hélicoptères (DIH) et des Groupements mobiles d'hélicoptères, ce parc d'appareils fut complété par l'achat d'environ 300 hélicoptères. Le type d'hélicoptère de chaque unité dépendait de son rattachement à l'Aviation légère de l'armée de terre (ALAT) ou à l'Armée de l'air. En outre, les Français mirent en place des points de ravitaillement et de réarmement dans l'ensemble des GATAC. La dispersion des DIH et des points de ravitaillement faisait que les hélicoptères et les commandos pouvaient être placés en état d'alerte en quinze minutes, voire en cinq minutes si l'activité ennemie augmentait dans une zone donnée.

Si c'est au colonel de l'ALAT Marceau Crespin que revient le mérite d'avoir accru la mobilité de l'armée française en utilisant des *Piasecki Vertol H-21C* comme transports de troupes dès mai 1955, deux colonels de l'armée de l'air ont joué un rôle central dans l'évolution de l'hélicoptère comme véritable arme d'assaut. Le premier, le colonel Félix Brunet, était le commandant de l'Escadrille d'hélicoptères n° 2 (EH2) à Oran-La Sénia, tandis que le second, le colonel Alexis Santini, commanda la Division d'entraînement des hélicoptères à partir de 1956.

L'expérimentation de Brunet sur l'armement des hélicoptères a commencé dès 1955 après un épisode où des troupes terrestres furent bloquées dans les Aurès. Pilotant un *Bell H-47*, Brunet eut l'idée de placer un homme dans chacune des nacelles de l'hélicoptère pour qu'il tire sur l'ennemi pendant que l'appareil tournait au-dessus de lui⁹. L'opération fut une réussite, mais l'hélicoptère étant vulnérable aux tirs ennemis, Brunet, aidé du capitaine Émile Martin, conçut un système d'armes nouveau. Après plusieurs essais, il équipa un *H-34 Choctaw* de Sikorsky d'un canon MG 151 allemand¹⁰. Les modi-

8. Le système des GATAC avait déjà été utilisé en Indochine.

9. P. Facon, « L'adaptation de l'armée de l'Air à la guerre d'Algérie : la lutte antiguérilla », article présenté lors de la conférence « Histoire de la guerre aérienne », 10-11 septembre 1987 (Vincennes : SHAA, 1988).

10. Dans un premier temps, Brunet utilisa un *Sikorsky H-19 Chickasaw*, qu'il équipa avec un canon Matra de 20 mm, deux mitrailleuses de calibre 50 et une mitrailleuse légère de 7,5 mm. Le *H-19* s'avérant incapable de supporter le poids des mitrailleuses lourdes nécessaires aux attaques au sol, Brunet se tourna vers le *H-34 Choctaw* de Sikorsky, plus puissant. Le choix de l'hélicoptère effectué, l'étape suivante consistait à trouver les armes les plus adaptées à la réalisation d'attaques au sol. Comme les armes axiales traditionnelles déjà disponibles risquaient de réduire la vitesse du *H-34*, les spécialistes de l'armement adaptèrent alors un affût

fications ultérieures consistèrent dans le remplacement de la MG 151 par un canon Oerlikon de 20 mm, ainsi que le montage de lance-roquettes des deux côtés de l'appareil. Ces derniers étaient composés de 6 missiles antichars LRAC 73 et d'une nacelle contenant 12 roquettes air-sol de 68 mm SNEB. Une telle charge valut à l'hélicoptère d'être surnommé le Mammouth.



© Robert Houcke

La contribution de Santini au développement des opérations héliportées réside dans l'utilisation du *H-34* de Sikorsky au lieu du *H-21C*, employé par l'ALAT. En effet, le *H-21C* ne possédait pas la manœuvrabilité nécessaire aux attaques au sol, ce qui le rendait inadapté aux opérations d'enveloppement vertical. Tactique systématiquement utilisée dans de nombreux conflits ultérieurs, l'enveloppement vertical consistait à utiliser un *H-34* armé (surnommé le « Pirate ») pour effectuer des mitraillages au-dessus d'une zone d'activité ennemie, pour disperser des unités de la taille d'une Katiba (l'équivalent d'une section), tandis que d'autres *H-34* (surnommés « Aurochs ») déposaient des troupes au sol. L'objectif d'une telle opération était de prendre l'ennemi par surprise, de l'encercler, puis de l'engager dans le combat et de couper ses possibilités de fuite. Souvent précédée d'un largage de bombes à fragmentation et suivie d'opérations de recherche et de destruction menées par les troupes de secteur, la tactique de l'enveloppement vertical s'avéra particulièrement efficace après l'introduction du plan Challe en février 1959. Général de l'armée de l'Air, Challe mit au point une stratégie consistant à vaincre simultanément l'ANL et à gagner les cœurs de la population¹¹. Ce fut l'une des périodes de la guerre d'Algérie les plus réussies d'un point de

tubulaire plus léger à un canon MG 151, une arme de 20 mm de fabrication allemande utilisée par la Luftwaffe pendant la seconde guerre mondiale. Cependant, ne possédant pas de mécanisme d'amortissement du recul et sa taille limitant la capacité à stocker des munitions, l'affût du canon fut finalement remplacé par un affût modifié monté sur une plaque d'inertie amortie en caoutchouc et utilisant un système de frein de recul. La configuration initiale de l'armement prévoyait que le canon soit monté dans la porte du cargo tandis qu'une mitrailleuse Browning 12,7 mm 6P50 était placée dans le port latéral droit.

11. H. Canuel, "French Counterinsurgency in Algeria: Forgotten Lessons from a Misunderstood Conflict", *Small Wars Journal*, 2010.

vue militaire pour la France. Mais les victoires militaires furent finalement inutiles, l'opinion publique française s'étant notamment lassée d'un conflit coûteux, tant financièrement qu'en vies humaines.

Si les accords d'Évian, signés le 18 mars 1962, mirent un terme à la guerre d'Algérie, le développement de l'hélicoptère en tant qu'arme d'assaut se poursuivit en Angola, pays d'Afrique centrale, où les capacités du contingent militaire portugais furent testées par trois mouvements armés désireux de s'affranchir de la puissance colonisatrice.

Le cas de l'Angola

Le dictateur portugais Antonio Salazar avait jusqu'alors refusé de céder à la pression internationale concernant la question de l'indépendance de l'Angola et avait même modifié la Constitution pour que les territoires d'outre-mer soient considérés comme des provinces *de facto*. L'indépendance de plusieurs pays africains, à l'issue de luttes armées, alertèrent néanmoins les autorités militaires portugaises, qui estimèrent qu'une insurrection était inévitable. Par conséquent, dès 1959, l'état-major portugais commença à se préparer pour développer une stratégie de contre-insurrection efficace. Un premier pas fut fait lorsque six officiers portugais furent envoyés au Centre d'instruction de pacification et contre-guérilla d'Arzew en Algérie pour étudier les techniques françaises en matière de lutte contre-insurrectionnelle¹². Ce début fut cependant peu prometteur, puisque ces officiers avertirent dans leur rapport que le Portugal était mal préparé pour faire face à une guerre asymétrique et que des mesures immédiates devaient être prises à cet égard.

Comme dans le cas de la France, les commandants portugais avaient compris que la capacité à employer la puissance aérienne était un aspect essentiel de toute stratégie pour tenir en respect les insurgés et pour les empêcher de conserver l'initiative sur le champ de bataille. Parallèlement à l'envoi de ces officiers en Algérie, la *Força Aérea Portuguesa* (FAP) transféra donc en 1959 plusieurs transporteurs C-47 et des *Harpoon PV-2* à Luanda. Les autorités portugaises y ordonnèrent également la construction de deux nouveaux aérodromes l'année suivante. La crainte que les nationalistes angolais ne se tournent bientôt vers la lutte armée se cristallisa en mars 1961 lorsque le mouvement Peuples unis d'Angola (UPA) lança une série d'attaques contre les colons portugais dans le nord du pays¹³. Suite à ces événements, les militaires portugais décidèrent de déployer des *DC-3* transporteurs des troupes

12. J. P. Cann, *Portuguese Counterinsurgency Campaigning in Africa, 1961-1974: A Military Analysis*, thèse de doctorat, King's College, Londres, février 1996.

13. En représailles, l'armée portugaise bombardait des villages dans les régions de l'Iloco e Bengo et de Baia de Cassange. Certaines sources parlent de 17 villages détruits et de 20 000 victimes civiles. Voir L. M. Heywood, "Angola and the Violent Years, 1975-2008: Civilian Casualties", *Portuguese Studies Review*, vol. 19, n° 1/2, 2011.

et des avions de repérage *Beechcraft 18* pour compléter la flotte existante de la FAP. Les forces armées portugaises procédèrent aussi à la conversion d'avions civils et à la création d'une unité civile, la *Formações Aéreas Voluntárias (FAV)*. Composée de *Piper Cub* et d'*Auster D.5*, la FAV effectua un certain nombre de sorties au cours des mois suivants en tirant à l'aide d'armes de poing depuis les fenêtres du cockpit de ses avions¹⁴.

Puis, dans l'optique de toujours accroître la puissance aérienne portugaise, le gouvernement décida le transfert de deux bataillons de l'armée et de deux escadrons aériens opérationnels (*Esquadra 91* et *93*) vers des bases situées autour de la capitale angolaise, Luanda. Les deux escadrons en question étaient constitués de *F-84 Thunderjet* et de *Harpoon P-V2*. La FAP attaqua en mai 1961 les positions des insurgés dans les monts Dembos en utilisant des bombes à fragmentation et du napalm fournis par l'*US Air Force*¹⁵. Suite à ces raids, les premières opérations menées par des troupes parachutées eurent lieu en août dans la province d'Uíge (dans le Nord-Ouest de l'Angola). Ces opérations avaient pour but de disperser les rebelles retranchés dans les zones urbaines et de les contraindre à prendre le maquis. Pour ce faire, il est intéressant de noter que la FAP avait alors diversifié ses appareils en ajoutant des *Alouette II* et des *Dornier 27* à son parc. La décentralisation des opérations aériennes fut l'un des éléments qui modifia l'approche du Portugal dans le conflit.

Tout comme le *H-34* eut une influence sur la façon dont les forces françaises pouvaient relever le défi de la grande mobilité et de la fugacité de leur ennemi en Algérie, l'apport d'*Alouette III* à l'effort de guerre portugais fut essentiel lorsqu'il s'est agi de développer des tactiques contre les insurgés du FNLA dans le Nord de l'Angola et contre les Forces armées populaires de libération de l'Angola (FAPLA), aile militaire du MPLA (Mouvement pour la libération de l'Angola, rival du FNLA). La FAP déplaça alors ses bases opérationnelles de Cabinda au plateau de Bié, juste à l'est de Luanda.

Les versions SA.316A et SA.316B de l'*Alouette* de Sud Aviation se révélèrent bien plus performantes que leur prédécesseur, l'*Alouette II*. Son turbomoteur Turbomeca *Artouste IIIB* développait 870 ch, contre 530 ch pour l'*Alouette II*. L'*Alouette III* pouvait en outre transporter six passagers contre quatre pour l'*Alouette II* et elle était capable de naviguer à une vitesse plus élevée (210 km/h contre 185 km/h). À la plus forte capacité d'emport de passagers s'ajoutait la possibilité d'emporter une charge utile plus importante. Ces aspects étaient essentiels lorsqu'il s'agissait de fournir aux fantassins un

14. V. Flintham, *Air Wars and Aircraft: A Detailed Record of Air Combat, 1945 to the Present*, Londres, Arms and Armour, 1989, p. 124.

15. J. Marcum, *The Angolan Revolution, Vol. 1: The Anatomy of an Explosion, 1950-1962*, Cambridge, The MIT Press, 1969, p. 229.

accès rapide et relativement sûr aux zones d'opérations des insurgés. Auparavant, les avions de transport devaient composer avec les aléas du parachutage de troupes (blessures à l'atterrissage, zones d'atterrissage manquantes, etc.), mais grâce aux VTOL, les zones d'atterrissage pouvaient être localisées avec précision afin d'assurer une arrivée plus sûre et plus rapide dans les endroits où des activités ennemies avaient été détectées.



Le développement des tactiques hélicoptères de la FAP en Angola et dans les autres territoires d'outre-mer du Portugal a suivi un processus similaire à celui observé en Algérie. La vulnérabilité des hélicoptères aux tirs au sol, en particulier lors des phases d'atterrissage et de récupération, suscitait des inquiétudes. La priorité des techniciens portugais était donc de trouver le type d'arme le plus adapté, compte tenu de son poids et de l'effet qu'elle aurait sur la manœuvrabilité de l'hélicoptère. Après un certain nombre de tentatives infructueuses avec des *ArmaLite* AR-10, des *Mausers* MG-42 et des *Browning* M3, l'option la plus appropriée pour fournir une puissance de feu importante fut d'utiliser les canons Matra MG-151 fabriqués en France. Utilisé par l'ALAT sur le *H-21C* et par l'Armée de l'air pour armer les *H-34* « Pirates », le MG-151 était une arme particulièrement séduisante en raison de sa cadence de tir élevée (680 à 740 coups/minute).

Les liens du Portugal avec l'Afrique du Sud (qui s'inquiétait de la montée des mouvements révolutionnaires d'inspiration communiste dans la région) ont permis à la FAP d'acquérir treize *Alouette II* supplémentaires en 1968. Une opération hélicoptère portugaise typique consistait à utiliser un vol de cinq hélicoptères pour insérer des groupes de quatre hommes dans des zones où une activité ennemie avait été détectée, tout en utilisant un hélicoptère de combat (surnommé « *heli-canhão* ») pour assurer un tir de couverture. Le cas échéant, la FAP utilisait initialement un *Dornier* pour étudier le terrain et reconnaître quelles zones présentaient les conditions optimales pour une attaque

surprise. En général, il s'agissait de trouver un terrain permettant de couvrir visuellement l'arrivée de cinq hélicoptères et d'étouffer le bruit de leurs rotors. Avec l'escadron d'hélicoptères de la FAP (*Esquadra 93*) maintenu en attente à Luanda (BP 9) ou ailleurs, une fois que la formation était déployée, son arrivée sur une zone d'atterrissage était précédée par l'hélicoptère de combat qui effectuait des tirs de mitrailleuse et ouvrait la voie pour les transporteurs de troupes. Souvent accompagnée d'une seconde formation d'hélicoptères et d'avions de soutien comme le *Dornier 27*, la tactique d'enveloppement était suivie d'opérations de balayage qui pouvaient durer plusieurs jours.



DR

L'achat, en 1969, d'hélicoptères *SA-330C Puma* est emblématique du fait que le Portugal était bien équipé pour répondre aux exigences de la guerre anti-insurrectionnelle moderne mais que le coût financier du conflit augmentait. En 1968, le coût des guerres en Angola, au Mozambique et en Guinée-Bissau s'élevait à environ 300 000 dollars par jour, ce qui représentait 50 % du budget annuel total du Portugal¹⁶. Et, alors qu'en Angola les forces portugaises continuaient de monter des opérations militaires de grande envergure (opérations *Zaga* et *Zumba* en 1970 et opération *Attila* en 1972), les préoccupations domestiques concernant la politique du régime de l'*Estado Novo* conduisirent au renversement du Premier ministre Marcello Caetano par un coup d'État militaire. Après son remplacement par le général Antonio de Spínola à la suite de la Révolution des œillets, les négociations menées à Alvor, au Portugal, en janvier 1975, aboutirent à l'indépendance de l'Angola en novembre de la même année. Malgré l'adoption par le Portugal des

16. D. L. Wheeler, "The Portuguese Army in Angola", *The Journal of Modern African Studies*, Vol.7, N° 3, 1969, p. 425-439.

outils de la guerre moderne, finalement, et comme pour la fin de la guerre d'Algérie, la bataille pour conserver les possessions coloniales a été perdue non pas sur le terrain mais dans les rues des villes métropolitaines comme Lisbonne.

Le cas de la Rhodésie

Bien que le « vent du changement » de Harold MacMillan ait soufflé sur la majeure partie de l'Afrique et que la plupart des nations aient accédé à l'indépendance, en 1965, le régime minoritaire blanc qui gouvernait la colonie britannique de Rhodésie du Sud (aujourd'hui le Zimbabwe) refusait toujours de céder à la pression internationale et d'étendre le droit de vote à la majorité noire. La dissidence s'était accrue au sein de la population autochtone, donnant lieu à des cas isolés de désobéissance civile. Mais dans l'ensemble, le Front rhodésien (FR) au pouvoir n'avait été inquiété par aucune tentative significative de le déloger par la force armée. Deux aspects du contexte politique en Afrique australe renforçaient la détermination du FR à se maintenir au pouvoir. L'un fut le massacre des Blancs lors du soulèvement des Mau Mau au Kenya dans les années 1950, tandis que l'autre fut l'élection du parti travailliste en Grande-Bretagne, peu favorable au visage de la Rhodésie du Sud que proposait son Premier ministre, Ian Smith. Afin d'éviter toute nouvelle ingérence de Londres, I. Smith publia la déclaration unilatérale d'indépendance. Tous les liens politiques avec la Grande-Bretagne furent ainsi rompus et la Rhodésie du Sud devint la Rhodésie.

Les racines de la lutte armée contre le gouvernement rhodésien, comme dans de nombreuses autres colonies, se trouvaient dans le développement de l'activisme politique de militants noirs dans les années 1950. En Rhodésie, l'activisme s'est manifesté par le biais d'organisations telles que le *Southern Rhodesia National Party* en 1957, qui s'est ensuite transformé en *National Democratic Party* (NDP) en 1960. En 1961, le NDP se scinda en deux partis opposés : la *Zimbabwean African People's Union* (ZAPU) dirigée par Joshua Nkomo, et la *Zimbabwe African National Union* (ZANU) dirigée par Robert Mugabe, Herbert Chitepo et le révérend Ndabaningi Sithole. Tout au long de la « guerre du Bush » rhodésienne, les deux groupes ont reçu le soutien de l'URSS et de la Chine, ainsi que de l'Organisation de l'unité africaine et de divers régimes africains radicaux.

Ces groupes étaient opposés à l'une des forces armées les plus puissantes de la région. Trois bataillons d'infanterie avaient été créés en 1948 suite à une grève générale, entraînant une hausse des capacités militaires de la Rhodésie. Alors que l'un de ces bataillons devenait la *Rhodesian Light Infantry* (RLI) en 1961, deux autres unités furent créées en 1961, à savoir l'escadron C du *Special Air Service* et un escadron de véhicules blindés, les *Selous Scouts*. En 1973, les *Selous Scouts* devinrent une unité spécialisée dans la contre-insurrection, com-

posée de Rhodésiens noirs et blancs. Une autre unité, les *Rhodesian African Rifles* (RAR), était recrutée parmi la population noire africaine¹⁷. Ce régiment fut souvent utilisé pour réprimer les troubles civils en Rhodésie avec la *British South Africa Police*, une force paramilitaire créée en 1889¹⁸. La *Rhodesian Air Force* (RhAF) était également l'une des forces aériennes les plus puissantes d'Afrique australe¹⁹. Comme les forces aériennes françaises en Algérie et les forces aériennes portugaises en Angola, elles prirent une grande part dans la stratégie rhodésienne contre la ZANLA et la ZIPRA²⁰.

Les premières incursions sérieuses lors de la « guerre du Bush » par les groupes rebelles furent sporadiques et facilement repoussées par les forces armées rhodésiennes. L'affrontement le plus meurtrier eut lieu en août 1967 près du lac Victoria, où environ 90 guérilleros de la ZAPU furent tués. Dans cette opération (opération *Nickel*), les *Alouette* de la RhAF jouèrent un rôle important, tout comme les *Jet Provost* et les avions de la *Police Reserve Air Wing*. Une deuxième opération majeure, au cours de ces premières années de guerre, impliqua des *Hawker Hunter* du 1^{er} escadron, qui mitraillèrent des guérilleros lors de la première sortie opérationnelle de l'unité. Enfin, une troisième opération fut conduite en mars 1968 par des *Vampire* contre des rebelles qui avaient traversé la frontière depuis la Tanzanie (l'une des principales bases opérationnelles de la ZAPU, l'autre étant la Zambie).

Si la tolérance des États-Unis envers de l'*apartheid*²¹ affermit la position de la Rhodésie au début des années 1970, une alliance militaire secrète avec le Portugal et l'Afrique du Sud la renforça encore davantage. Mais, simultanément, la Chine augmentait son engagement auprès des forces nationalistes et des armes soviétiques modernes étaient fournies aux forces rebelles en Afrique. L'indépendance du Mozambique en 1975 présentait un défi supplémentaire. Après le retrait de la FAP, les forces de la ZANLA étaient plus libres de se déplacer le long de la frontière entre le Mozambique et la Rhodésie. La fréquence des incursions des insurgés commença alors à augmenter.

17. Créé en 1940, le RAR combattit en Birmanie pendant la seconde guerre mondiale et, avec l'unité de volontaires de l'Asie du Sud-Est (qui deviendra l'escadron C des SAS), prit part à des opérations contre les insurgés communistes en Malaisie. Le RAR joua également un rôle dans la crise de Suez en 1956, où il aida les forces britanniques et françaises.

18. Il s'agissait d'une autre unité des forces de sécurité composée de Rhodésiens noirs et blancs qui avaient combattu aux côtés des Britanniques pendant la deuxième guerre des Boers (1899-1902) et contre les forces allemandes en Afrique orientale allemande pendant la première guerre mondiale.

19. Lorsque Ian Smith, ancien pilote de la Bataille d'Angleterre, déclara l'indépendance, la RhAF était composée du 1^{er} escadron (équipé de *Hunter FGA.9*), du 2^e escadron (équipé de *Vampire FB.9*), du 3^e escadron (équipé de *C-47*), du 4^e escadron (équipé de *Provost T.52*), du 5^e escadron (équipé de *Canberra B.2/T.4*) et du 7^e escadron (équipé de hélicoptères *Alouette III*).

20. Les branches armées respectives de la ZAPU et de la ZANU.

21. *National Security Study Memorandum* 39 de juillet 1969.

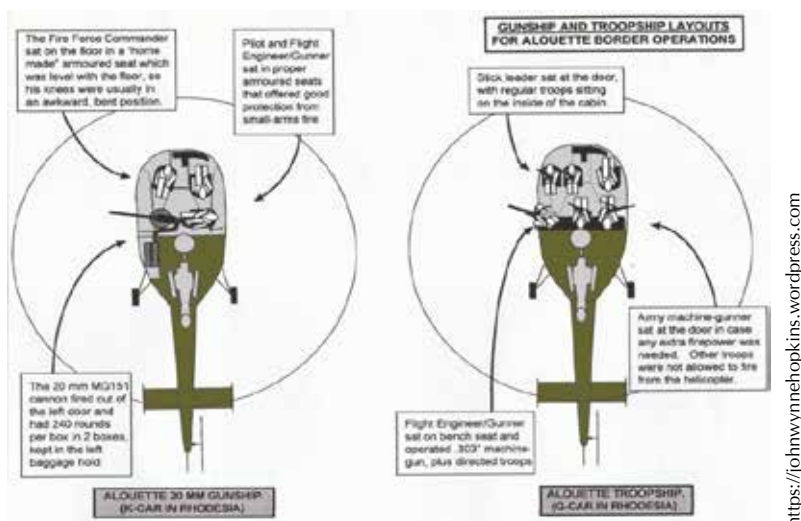
La RhAF réagit en frappant d'abord les camps de la ZANLA au Mozambique. Sa flotte d'avions fut renforcée par l'achat de douze avions utilitaires légers *BN-2 Islander*, de 35 *Alouette II* et *III* et de *Cessna FTB.337G*²². Une deuxième frappe de la RhAF eut lieu le 28 février 1976, lors d'un raid mené par des *Hawker Hunter* contre une base de la ZANLA à Pafuri au Mozambique, puis une troisième frappe advint en mai 1976, contre des guérilleros qui avaient endommagé la ligne ferroviaire Botswana-Bulawayo en opérant depuis le Botswana. Ce mois-là, les RhAF attaquèrent un dépôt d'armes de la ZIPRA au Mozambique et, en août, les *Selous Scouts* tuèrent 600 rebelles de la ZANLA, toujours dans l'ancienne colonie portugaise. Les forces rhodésiennes avaient défini quatre zones opérationnelles principales au nord-est (*Hurricane*), à l'est (*Thrasher*), au sud-est (*Repulse*) et au sud-ouest (*Tangent*) et l'avancée la plus notable en matière de lutte contre les forces rebelles et leur contact avec les populations locales demeura la mission *Fire Force*. L'armée rhodésienne comptant un peu moins de 43 000 soldats, sécuriser un territoire d'un million de kilomètres carrés représentait une tâche colossale.

Le développement des missions de la *Fire Force* commença dès février 1974, lorsque l'état-major rhodésien décida d'appliquer les stratégies utilisées par les Portugais en Angola. Au lieu d'utiliser le modèle conventionnel de bataillon composé de trois compagnies et de quatre pelotons, chaque bataillon du RLI fut remodelé de manière à être composé de quatre pelotons de trente hommes. Chaque peloton fut à son tour divisé de manière à ne plus compter des escouades de huit hommes, mais des unités plus petites composées de quatre commandos, ou *sticks*. La décision d'utiliser de si petites escouades était motivée par le fait que l'*Alouette III* se trouvait au cœur du dispositif de la *Fire Force* et qu'elle ne pouvait transporter que quatre passagers, en plus du pilote. La mise en place de postes d'observation à l'intérieur de chaque zone opérationnelle et la création d'aérodromes avancés et de centres opérationnels conjoints complète la nouvelle organisation. Au départ, ces centres se trouvaient près d'Umtali (aujourd'hui Mutare) à l'est, de Mount Darwin et Mtoko au nord-est et de l'aérodrome de Buffalo Range au sud-ouest. Cependant, à mesure que les incursions ennemies se multipliaient, des bases temporaires furent établies dans la vallée de Honde, à Shabini, à Fort Victoria et dans la capitale, Salisbury.

Une mission typique nécessitait la participation de quatre *Alouette III*, d'un avion transport de troupes *C-47* et d'un *Cessna (Lynx* dans la RhAF). L'une des *Alouette*, équipée d'un canon Matra de 20 mm (l'hélicoptère K), transportait le commandant de l'opération et le tireur, tandis que les autres (les hélicoptères G) transportaient quatre soldats armés de mitrailleuses ou de fusils. Quand une attaque était déclenchée sur des positions rebelles, les

²². En 1979, la Rhodésie possédait cinquante *Alouette III*, dont certaines fournies par l'Afrique du Sud (et fabriquées sur place sous licence).

Alouette décollaient 10 à 15 minutes avant le C-47 du fait de la plus grande vitesse de l'avion. Pour éviter la dispersion des groupes de guérilleros les plus importants au bruit de l'approche d'un hélicoptère ou suite à l'alerte d'habitants de la région, les *Alouette* volaient à basse altitude et débarquaient leurs troupes le plus rapidement possible. Si les guérilleros étaient visibles, ils étaient attaqués préalablement par l'appareil K. Les parachutistes largués par le C-47 avaient pour mission d'encercler la position ennemie pour empêcher que les guérilleros ne s'échappent pas et une deuxième vague de troupes – les *Land Tail* –, amenées sur place si le terrain le permettait, était chargée de ratisser le secteur.



Les forces rhodésiennes purent résister aux forces rebelles jusqu'au début de l'année 1979. Mais un mélange de pression internationale, un déficit de nouvelles recrues et des forces rebelles de plus en plus nombreuses et de mieux en mieux équipées rendirent intenable la position de la Rhodésie. Elle tenta de compenser son manque de soldats en recrutant des vétérans américains du Vietnam, des Australiens, des Néo-Zélandais, des Britanniques et même une compagnie d'environ 200 mercenaires français, la 7^e Compagnie indépendante. Mais, finalement, le rapport de force bascula définitivement du côté des rebelles nationalistes. En janvier 1979, on estime que 12 000 guérilleros agissaient en Rhodésie, tandis que 22 000 guérilleros de la ZIPRA et 16 000 de la ZANLA étaient présents à l'extérieur du pays.

Pour faire face à l'inévitable, Smith tenta en mars 1978 de conclure un accord avec les leaders nationalistes africains modérés, l'évêque Abel Muzorewa, Ndabaningi Sithole et Jeremiah Chirau. Mais, mécontentes de cet accord, la ZANU et la ZAPU, agissant ensemble sous le nom de Front pa-

triotique, jurèrent de poursuivre le combat jusqu'à la victoire finale. Muzorewa devint Premier ministre en avril 1979 et le pays fut rebaptisé Zimbabwe-Rhodésie. Mais la branche armée de la ZANU, la ZIPRA, abattit deux avions de ligne civils *Vickers Viscount* non armés en septembre 1978 et février 1979, pour démontrer sa détermination à parvenir à l'objectif d'un Zimbabwe totalement indépendant. Afin d'apaiser ces groupes et de parvenir à une conclusion pacifique, le Premier ministre britannique invita finalement des représentants de l'ensemble des partis et mouvements à Londres fin 1979. L'accord de Lancaster House, signé le 21 décembre 1979, mit fin à l'existence de la Rhodésie. Les élections organisées en février 1980 virent l'arrivée de Robert Mugabe à la présidence du Zimbabwe, poste qu'il occupera jusqu'à ce qu'il soit chassé du pouvoir en novembre 2017.

Conclusion

Loin de ses modestes débuts comme engin utilitaire pour les opérations d'évacuation sanitaire, l'hélicoptère est devenu une véritable arme de guerre. Les adaptations de l'hélicoptère dans les années 1950 et 1960 ont transformé le développement des stratégies militaires pour relever les défis de la guerre irrégulière. En effet, la guérilla ne pouvait plus se réfugier en terrain connu, se tenir hors d'atteinte et agir librement au sein des populations locales. En outre, lorsque les guérilléros s'aventuraient à attaquer leur ennemi, ils pouvaient être certains que, tôt ou tard, une opération héliportée serait lancée en représailles.

Toujours très présent dans les conflits contemporains, l'hélicoptère a apporté une contribution inestimable dans la manière dont la guerre était conduite dans les conflits coloniaux africains. Contribuant à atteindre un taux de perte de 80 contre 1 en Rhodésie, ses adaptations tactiques offrirent la possibilité aux forces armées d'abandonner les tactiques conventionnelles pour valoriser des tactiques irrégulières et prévaloir sur un ennemi peu enclin à s'engager dans des affrontements directs. Mais, quel que soit son apport, sa contribution a finalement été limitée par des considérations politiques et par les ressorts psychologiques des conflits : les trois guerres présentées dans cet article se sont soldées par une défaite des forces militaires supposées supérieures.